



Conférence donnée au cours de la session 2005 des Semaines Sociales de France, "Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés"

La foi au Christ : transmettre l'intransmissible ?

CHRISTOPH THEOBALD*

Et si nous nous demandions ce que Jésus de Nazareth, le Christ, peut nous apprendre de la transmission de la vie et de la foi ! Au lieu de nous lamenter sur la panne de transmission au sein de nos sociétés européennes et dans l'Église, regardons tout simplement l'extraordinaire savoir-faire du Nazaréen, son art de pédagogue, tel que les récits évangéliques le mettent en scène. Trop souvent nous nous laissons paralyser par la complexité du message chrétien. Nous sommes découragés par ces jeux de piste que sont nos grands catéchismes où il est tout aussi difficile de s'orienter que dans les gares parisiennes lorsque l'on est étranger ! Or, à ouvrir les Évangiles, nous découvrons un homme, certes aux prises avec la complexité souvent dramatique de la vie, mais capable de toucher immédiatement le point essentiel chez ceux qu'il rencontre : l'endroit mystérieux où peuvent se libérer des énergies de vie insoupçonnées. C'est ce qu'il montre à son entourage, y suscitant, sans beaucoup de paroles, le désir d'acquiescer un même doigté, une même délicatesse, dans l'approche de l'existence humaine. Regardons donc de plus près.

Que nous apprend le « passeur » de Galilée ?

Il n'y a pas de vie humaine sans foi

Jésus nous apprend d'abord et avant tout qu'il n'y a pas de vie humaine sans foi. Comprendons bien ce mot si galvaudé de 'foi' et ne pensons pas trop vite au Credo de Nicée-Constantinople ni même à des enseignements proprement chrétiens. Pensons à l'acte élémentaire de confiance que nous posons tous les jours pour pouvoir vivre : la vie mérite-t-elle d'être vécue ? Tient-elle sa promesse ? Rien ne le garantit d'avance. Pour vivre, il n'y a pas d'autre chemin que de *faire crédit* !

On entend ce langage élémentaire de la foi traverser tous les domaines de notre existence. *Croyance* et *créance* sont étymologiquement voisines. Faire crédit, éprouver la fiabilité, se fier à quelqu'un : tout cela est nécessaire dans le monde financier et économique comme dans nos relations les plus intimes, et pas uniquement dans la sphère religieuse. L'ensemble de nos échanges, voire toute notre vie en société, est fondé sur une confiance inaugurale ou initiale.

Et c'est ce qui caractérise l'homme. Les anthropologues nous l'apprennent : à la différence de l'animal, l'être humain est radicalement inachevé quand il naît et il le reste tout au long de son existence. Cet inachèvement constitutif fait appel à sa capacité à faire confiance en la vie, à y croire. Mais il doit passer chaque fois un *seuil* quand il laisse la peur devant l'inconnu céder la place au simple courage d'être et de vivre. Toutes les cultures le savent en accompagnant ces passages décisifs par leurs rites d'initiation.

Ces seuils, personne ne peut les franchir seul. Pour chacun de nous, *ces nouvelles naissances* supposent déjà des relations, parentales ou autres, qui nous précèdent : nous sommes réellement engendrés à faire confiance, par d'autres qui nous ont fait confiance, sans toutefois que la responsabilité de notre propre

* **Christoph Theobald** est jésuite et théologien, auteur entre autres de *Le péché originel, heurts et malheurs d'un dogme*, Bayard, 2005 ; *Une nouvelle chance pour l'Évangile : vers une pastorale de l'engendrement*, (avec Philippe Bacq), L'Atelier, 2004 ; *Présences d'Évangile. Lire les Évangiles et l'Apocalypse en Algérie et ailleurs*, préface de Mgr Gabriel Piroiard, L'Atelier, 2003.

décision de croire ou de ne pas croire en la vie puisse nous être enlevée. Qui ne se souvient d'avoir *entendu* une parole décisive d'un autre ou d'avoir vu dans son regard bienveillant la possibilité de faire soi-même le pas qui coûte ! À certaines étapes de notre existence, il nous paraît suffisant de vivre sur la vitesse acquise ; mais à des moments de passage ou de crise, l'acte de foi inaugural en la vie doit être réactivé. Dans ces situations, nous avons vraiment besoin de personnes capables de susciter la foi ou de la ressusciter. Nous avons besoin de *passseurs*.

C'est alors que nous découvrons que le *passseur de Galilée* s'intéresse d'abord et avant tout à cette foi comme unique source de vie. « C'est ta foi qui t'a sauvé », dit-il à tant d'hommes et de femmes rencontrés en situation de nécessité – celle qui depuis douze ans souffre d'hémorragies, les porteurs du paralytique, le centurion attaché à son esclave malade et sur le point de mourir etc. *Jésus nous apprend ainsi qu'il n'y a pas de vie humaine sans foi.*

La difficulté de croire en la vie

Mais puisque la vie n'est pas facile, il n'est pas non plus aisé d'y croire. Le mal sous toutes ses formes la traverse ; nous venons de le voir : la maladie, le malheur qui tombe sur quelqu'un de manière inattendue, les échecs et les séparations de toutes sortes, le mal-être – ce qui se passe dans certaines banlieues en est une manifestation terriblement inquiétante. Le mal, ce sont aussi nos résistances les plus profondes à la vie, enfouies dans notre inconscient, voire les forces de mort qui peuvent nous habiter. Mon existence tient-elle sa promesse ? Et quelle promesse ? Tous, nous connaissons ces délibérations intérieures, plus ou moins furtives : pesées secrètes, sur une balance intérieure, de nos expériences positives, de nos problèmes et de nos douleurs. Qu'est-ce qui a du poids ? Mon existence toute entière a-t-elle du poids ? Pour qui d'autre que moi ? Et, finalement, que vaut-elle devant ma propre conscience ?

Les Écritures, le livre de Job ou l'épître aux Romains, relatent cette estimation élémentaire de toute vie. Et il n'est pas sans importance que Jésus de Nazareth commence son ministère en Galilée par la rencontre de ceux qui ont toutes les raisons du monde d'être désespérés, ceux pour qui la foi est un acte difficile, voire impossible, tant les perspectives de la vie sont bouchées et leur balance négative.

L'impossibilité de croire à la place d'un autre

Mais Jésus sait encore – et c'est une troisième leçon apprise en sa compagnie – que personne ne peut croire en la vie à la place d'un autre. Certes, une parole extérieure, parole parentale ou parole de « passeur », est absolument nécessaire pour accéder à cette « foi » – cela a été souligné et j'y reviendrai - ; mais à quoi servirait une telle parole si elle ne réussissait pas à *me* convaincre. Ne dois-je pas m'entendre murmurer à moi-même : oui, c'est vrai, la vie vaut la peine d'être vécue, j'y crois. Le terme de « con-viction » dit bien qu'il s'agit là d'une victoire sur tous les messages négatifs qui traversent une existence – victoire qui nécessite le concours d'autres personnes comme le suggère le mot « con-viction » mais victoire aussi que personne d'autre ne peut remporter à ma place.

Notons le bien : nous nous sommes progressivement approchés du mystère d'un *intransmissible* ou, dit positivement, d'un miracle permanent, toujours aussi attendu que surprenant, et qui ne cesse de se reproduire devant nos yeux chaque fois qu'un enfant commence sa trajectoire. Rien ne garantit qu'il prendra un jour la liberté de croire en la vie, de transformer le caractère inachevé de son existence en tâche, se laissant *former* – non pas dresser mais initier à donner lui-même *librement forme* à sa vie. Nous comprenons à quel point la réussite de ce processus est miraculeuse quand nous rencontrons des personnes ou des groupes, voire des sociétés entières, qui n'arrivent plus à faire confiance en l'avenir. Le suicide d'un proche nous laisse totalement démunis : subitement nous découvrons que le courage de vivre et de croire en la vie a sa source ultime en chacun, là où personne ne peut se substituer à un autre.

Pardonnez-moi si j'insiste. L'inquiétude générale par rapport à la transmission ne doit pas nous faire oublier cette vérité élémentaire : le jaillissement de la foi en la vie est intransmissible. Cette loi oppose une barrière infranchissable à toute stratégie volontariste de transmission mais nous libère aussi pour l'essentiel. Jésus de Nazareth le sait bien ; jamais il ne dit à quelqu'un : « je t'ai sauvé », mais « ta foi t'a sauvé ».

L'engendrement de la foi par le Nazaréen

Tout en connaissant et reconnaissant cette limite absolue qu'est le mystère de l'autre, le Nazaréen parvient à engendrer, en ceux qui s'y prêtent, la foi en la vie. Je dis bien engendrer la foi comme on engendre la vie. Les deux sont intimement liés parce qu'on ne peut transmettre la vie sans transmettre la foi en la vie. Il n'y a aucune démission quand Jésus reconnaît l'inaliénable secret de l'autre ! Au contraire, entendons bien le caractère paradoxal de ce qu'il dit à celles et ceux qu'il rencontre sur le chemin : « *Ma* fille, *mon* fils, c'est *ta* foi qui t'a sauvé ». Parole paradoxale qui, tout en suscitant ou ressuscitant la foi d'autrui, avoue *en même*

Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés

temps que celle-ci est déjà à l'œuvre en lui. Voilà l'ultime leçon de Jésus pour nous, la plus importante : il engendre la foi en la vie par sa manière de s'adresser à autrui.

Celle-ci se résume en un mot dans le 'heureux' des Béatitudes : *l'Évangile de Dieu* ou Dieu comme heureuse Nouvelle. On pourrait même dire : *Dieu comme Évangile*. Dire à quelqu'un que sa vie est une promesse qui sera tenue, le dire même de la vie de chaque être humain, cela est en effet une parole exorbitante, une parole sans proportion avec ce que nous éprouvons quotidiennement et ce que peut porter un individu. C'est pour cette raison toute simple qu'il convient de relier cette Bonne Nouvelle et Dieu. Personne ne peut être garant d'une telle promesse de bonté et de béatitude, sinon celui que nous appelons « Dieu » !

Jésus de Nazareth n'a pas inventé cette promesse mais il a su la rendre crédible. Elle est l'axe de toute son existence et de tout son ministère ; il met sa propre vie en jeu pour elle. Son hospitalité radicalement ouverte, et maintenue ouverte jusqu'au bout, manifeste cet Évangile de manière infiniment concrète : quand, tout en posant les gestes qui conviennent et en disant la parole qui s'impose ici et maintenant, il s'efface lui-même pour laisser *quiconque* trouver sa place unique, en face de lui.

Voilà, en peu de mots, le secret de son autorité et ce qui rend crédible sa parole, le secret aussi de l'engendrement de la *foi* de ceux et de celles qui croisent sa route. Entendons-nous bien : Jésus rend possible leur foi par sa présence, surtout parce qu'il sait que sa propre existence, aussi crédible qu'elle soit, ne la produit jamais automatiquement. La foi ne peut surgir que librement du fond même de ses interlocuteurs.

Que pouvons-nous donc apprendre de la fréquentation assidue du passeur de Galilée ?

Il n'y a pas de vie humaine sans foi.

Et puisque le métier d'homme, unique pour chacun, est un « métier » difficile, il n'est pas non plus aisé d'y croire.

Jésus de Nazareth le sait ; il sait même que personne ne peut croire à la place d'un autre.

Mais sans se substituer à la liberté d'autrui, son hospitalité ouverte lui permet d'engendrer la foi en une vie réussie, sans proportion avec notre expérience quotidienne : quoi qu'il arrive, chaque être humain est une histoire sacrée, une promesse évangélique qui sera tenue, au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer ou désirer.

Vous allez m'objecter alors : notre tâche n'est pas seulement de rendre possible cette *foi en la vie* ; nous désirons aussi transmettre la *foi au Christ*.

Comment naît la foi au Christ ?

Commençons par les conditions élémentaires de la naissance de cette foi. Elles sont déjà posées dans ce qui précède. Ne les oublions donc pas : le rayonnement de l'homme de Nazareth et de ceux qui vivent à sa manière, sa santé contagieuse et surtout sa passion pour la foi de tout être humain en la vie, quel qu'il soit par ailleurs ; sa sympathie, sa compassion et son doigté quand il touche, chez autrui, le point parfois douloureux d'où peut émerger le courage d'être et de croire.

Un seuil décisif

De cette présence, on peut rester simple bénéficiaire, bénéficiaire de tous ceux et de toutes celles qui aujourd'hui encore vivent à la manière du Nazaréen en « passeurs » de la « foi » – et c'est légitime. On peut aussi être intrigué par sa manière de traiter avec l'être humain, s'étonner de ce que l'histoire de l'humanité a reçu de lui, s'interroger donc sur ce qui l'habite, lui, et s'approcher ainsi de son mystère. Personne n'est obligé de faire ce pas. L'unique nécessaire pour vivre étant de croire que la vie vaut la peine d'être vécue et qu'elle vaut la peine d'être mise en jeu pour autrui, parce que c'est ainsi qu'on l'a reçue et c'est ainsi qu'on la transmet. Rien d'automatique donc ni de nécessaire dans l'intérêt pour le Christ, encore moins aujourd'hui. Mais s'intéresser non seulement à l'Évangile mais à *celui qui l'a annoncé*, à son savoir-faire et son art de pédagogue, à son mystère, c'est devenir son disciple et croire finalement *en lui*.

Réalisons bien ce qui se joue sur ce seuil décisif à l'image de tant d'expériences quotidiennes : éprouver la présence bienfaisante de quelqu'un *peut* conduire au désir de le connaître et de connaître ce qui l'habite. Pour ce qui est du Nazaréen, personne ne peut faire ce pas sans lire les récits évangéliques qui parlent de lui – « Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ », disait Saint Jérôme – ni sans avoir rencontré ceux qui aujourd'hui encore vivent de Lui.

Dimensions insoupçonnées d'un Évangile pour tous

Sur ce seuil, le débutant dans la foi au Christ fait une double découverte : il perçoit des dimensions jusqu'alors insoupçonnées de l'Évangile ; et en les percevant, il comprend subitement pourquoi cette

Nouvelle est absolument pour tous.

Pourtant nous résistons à entendre jusqu'au bout l'Évangile de Dieu. Pourquoi ? Cette résistance à entendre jusqu'au bout le 'heureux' des Béatitudes vient de notre conscience d'être mortels. La perspective de notre mort ne cesse de discréditer l'annonce de ce « Heureux », répétée huit ou neuf fois par le Nazaréen. *Or, son Évangile ne nous atteint pas seulement de l'extérieur, il nous rejoint de l'intérieur de nous-mêmes et transforme notre rapport à la mort.* Nous savons bien que notre existence est limitée. Cela provoque nos réactions les plus épidermiques : la volonté de vivre aujourd'hui intensément, d'oublier l'horizon de la mort et d'obtenir tout tout de suite, souvent au détriment d'autrui ; ou encore la « peur d'être » et, dans son sinistre cortège, la comparaison et la lamentation, la jalousie et la violence. À la racine de cette dégradation intérieure et sociale se trouve un mensonge : une connivence entre les limites de notre existence – la mort – et une jalousie cachée de la vie nous est suggérée. Elle s'insinue continuellement en nous. C'est comme si la vie nous donnait la vie, puis nous la reprenait un jour pour continuer sans nous. La mort serait la simple conséquence de l'égoïsme foncier de la vie. C'est un terrible mensonge !

Au contraire, notre conscience d'être mortel peut devenir lieu de conversion. Subitement je perçois que je n'ai qu'une seule vie : je n'en ai qu'un seul exemplaire. Chacun de nous n'existe qu'une seule fois, il est unique. Naissance et mort sont donc comme le sceau apposé sur la vie, qui ensemble lui donnent son unicité. Ne perdrait-elle pas son poids si nous pouvions indéfiniment la recommencer, remettre sans cesse le compteur à zéro ? L'Évangile de Dieu se manifeste avec toute son énergie de résurrection au creux de cette expérience d'unicité. Il fait tomber la fascination de la mort ; il transforme la vie en totalité mystérieuse et trace de la bonté abyssale de Dieu. Tous les jours le croyant peut la recevoir en son unicité incomparable, à condition cependant qu'il renonce progressivement à l'image qu'il se fait de lui-même, des autres et de Dieu. « Qui veut sauver sa vie, la perdra ; mais qui perdra sa vie *à cause de moi et de l'Évangile*, la sauvera » (Mc 8, 35), dit Jésus au croyant, et cela au même moment où Pierre reconnaît Jésus comme Christ.

En entrant ainsi, avec le Christ, dans ces dimensions jusqu'alors insoupçonnées de l'Évangile, *on commence à saisir pourquoi la Bonne nouvelle est absolument pour tous.* La transmission de l'Évangile n'est nullement un endoctrinement ou la proposition d'une idéologie religieuse parmi d'autres – j'espère l'avoir fait comprendre. L'Évangile de Dieu ou Dieu comme Évangile veut rejoindre l'homme de l'intérieur de lui-même, à l'endroit où il est aux prises avec l'enjeu fondamental qu'est le simple fait d'exister. Il veut rendre possible en lui la foi en la bonté foncière de la vie et susciter ainsi le courage d'affronter l'aventure unique de son existence. Peut importe, à la limite, que l'homme perçoive toutes les dimensions de ce combat ; il lui suffit de faire l'expérience d'une présence gratuite et radicalement bonne à ses côtés capable de le convaincre de la bonté de la vie. Quelqu'un croit vraiment au Christ, entre dans son mystère et commence à vivre de lui, quand il partage avec lui cette passion pour un Évangile qui concerne absolument tous les humains. « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! » dit l'apôtre Paul, celui qui s'est laissé identifier au Christ.

Des raisons de croire en Christ

Comment transmettre la foi au Christ, si nous ne savons plus très bien pourquoi croire en lui ! C'est là, me semble-t-il, l'unique problème et l'unique crise de transmission dont il faut se soucier. La difficulté n'est pas celle de la bonne méthode ou de la stratégie la plus astucieuse. Le christianisme, encore une fois, n'est pas un message religieux parmi d'autres. Croire au Christ c'est sans cesse découvrir en lui un doigté sans pareil pour toucher ce qui est humain, souvent trop humain en nous, et percevoir ainsi l'extraordinaire connivence entre l'Évangile de Dieu et le mystère de notre existence humaine.

Parmi les multiples raisons de croire en Christ, je viens d'indiquer la plus importante : la voix de l'Évangile rejoint tellement l'humain et tout homme qu'elle doit résonner pour tous et en toute génération, jusqu'à la fin. Seul celui qui entre dans le mystère de l'homme de Nazareth peut y puiser la passion et le courage de rendre présente cette bonté ultime par des gestes et des paroles qui conviennent, ici et maintenant. Nous savons par expérience que cette bonté est *sans proportion* avec ce que la vie elle-même et chacun de nous peut porter. Nous ne pouvons donc l'annoncer qu'au nom de celui qui l'a rendu crédible par sa vie, sa mort et sa résurrection.

Si nous croyons donc au Christ, si même nous l'aimons, c'est à cause de notre foi en une Nouvelle de bonté radicale à transmettre à quiconque, au tout venant. Mais nous ne pouvons croire jusqu'au bout en cette Nouvelle sans puiser en Christ la passion, l'énergie et la manière de la livrer à d'autres. La manière surtout : l'effacement de cet homme qui est à la mesure de son rayonnement ; son dessaisissement de soi au profit d'une hospitalité où tous et chacun peuvent trouver asile et déjà éprouver quelque chose de la bonté et de la beauté de la création.

Croire au Christ : les conditions d'une transmission réussie

Le parcours que nous venons de faire – le récit de la naissance et de la maturation de la foi élémentaire en la vie et de la foi au Christ – vous aura fait comprendre les conditions d'une transmission réussie. Le moment est venu de les rassembler. Rien de neuf : vous les connaissez et vous les réalisez jour après jour dans les différents champs de votre existence.

La présence au « tout venant »

Il importe d'abord et avant tout de développer un intérêt véritable pour le « tout venant », pour celui qui se présente à l'improviste sur nos routes quotidiennes, comme cela s'est passé pour la première fois en Galilée. Cet intérêt peut prendre des formes extrêmement variées, selon les lieux que nous habitons ou que nous traversons ou selon le type de relation engagée : le bureau partagé avec d'autres, le repas à la cantine, une rencontre dans la rue ou à l'hôpital, l'accueil d'enfants confiés par d'autres pour une séance de catéchèse, un repas de famille, une réunion de travail au sein d'une association, etc. Il s'agit chaque fois d'activer à l'improviste une même capacité d'être tout simplement présent à soi et à l'autre en ce qu'il révèle des enjeux vitaux de son existence.

L'esprit de gratuité

Deuxième condition : *la crédibilité de cette présence dépend de nos motivations*. Il n'est pas rare que l'intérêt pour l'autre soit feint et cache nos véritables intérêts – parfois d'ailleurs les plus nobles, ne fût-ce que celui de trouver des nouveaux adeptes pour tel groupe ou telle tâche ecclésiale. Rien de cela en Christ dont l'esprit de gratuité marque toutes ses rencontres. Notre véritable motivation transparait en effet dans une manière d'engager une parole et de poser des actes en faveur d'autrui. Qu'est-ce qui fait que quelqu'un devient pôle de stabilité dans un tissu social fragilisé ou qu'il devient havre de bonté où l'entourage peut réellement exister ? Un presque rien, peut-être acquis difficilement, qui fait qu'on perçoit en cette personne, significative pour bien d'autres, une unité entre ce qu'elle dit, pense et fait. Un presque rien qui fait qu'on la voit capable d'entrer réellement dans la perspective de l'autre. Aucune transmission n'est possible sans ces *présences d'Évangile*.

L'expérience de la prière

La pierre de touche d'une présence crédible est l'aveu confiant que personne ne peut rien à la place de l'autre et que l'accès à la foi relève du mystère de chacun – qu'il s'agisse d'une foi ajustée en la vie ou de la foi au Christ. Le lieu par excellence où s'acquiert cette paix mystérieuse face au mystère d'autrui - parfois du plus proche, du conjoint ou de ses propres enfants - est la prière solitaire. C'est la prière du Christ quand il se retire et s'efface, au cœur de son activité galiléenne parfois fois harassante, pour entendre la voix de son Père et lui confier les humains.

Une hospitalité sans frontières

C'est une telle présence progressivement intériorisée qui permet de vivre une hospitalité sans frontières, comme nous la découvrons dans les récits évangéliques, les Actes et chez les croyants de tous les temps. Ce type d'hospitalité fait partie des conditions d'une transmission réussie ; c'est même son lieu spirituel privilégié. Quelle variété de manières de la vivre, selon les terres, les cultures et les mœurs locales ! Dans nos sociétés, les messages et les images entrent directement dans notre sphère privée et sans nous ménager tandis que la transmission de la foi reste symboliquement liée au clocher plus ou moins lointain. Sans doute avons-nous intérêt à réactiver une hospitalité proche, dans nos maisons et sur les chemins, à des moments favorables, souvent imprévus, de la journée ou de l'année. L'Évangile n'entre jamais par effraction dans nos vies mais en douceur.

L'Église, modeste lieu d'hospitalité

Si la transmission de l'intransmissible foi a besoin de présences d'Évangile crédibles, celles-ci ne s'instituent jamais elles-mêmes. Elles existent grâce à l'Église et en elle – l'ultime condition d'une transmission réussie. L'Église est avant tout le lieu concret, infiniment modeste, de cette hospitalité contagieuse dont les multiples repas autour de Jésus en Galilée nous donnent une image directrice. La foi en l'Évangile pour tous ne peut que s'exprimer dans la joie et la compassion, dans une gratitude et une supplication partagées qui s'épanouissent dans une prière commune. L'Église est aussi le lieu concret où des présences d'Évangile se découvrent selon l'infinie variété des talents des uns et des autres. Elle est lieu où

s'expérimentent de multiples formes de socialisation de ces dons au profit de tous. Cette vie ecclésiale, devenue parfois très compliquée, risque toujours d'oublier sa visée évangélique et de rendre nos tentatives de transmission stériles. L'image directrice du passeur de Galilée, livrée par les Évangiles, et notre foi en lui comme Christ, peuvent alors ressusciter en nous le désir de mettre en œuvre ces quelques conditions d'une transmission réussie.

Mais j'entends ceux qui m'objectent leur caractère utopique. Je voudrais donc dire encore un mot sur les chances, les difficultés et les promesses que cache la situation actuelle de l'Église dans la société française

Chances, difficultés et promesses pour l'Église dans la société française

Pour caractériser le plus rapidement possible cette situation, deux mots peuvent suffire : *laïcité* et *minorité*.

Nous nous retrouvons ici, presque jour pour jour, cent ans après l'adoption de la loi de séparation. De son côté, l'Église l'a parfaitement intégrée, même si elle peut regretter, par moment, certains manquements au respect des traditions religieuses du pays, respect positif qu'exigerait pourtant une conception ouverte de la laïcité. Le concile Vatican II a insisté sur l'enjeu fondamental de la séparation, à savoir la liberté religieuse et la liberté de la foi. Ce qui permet précisément de distinguer, comme jamais avant, entre une *foi* inaugurale, aussi fragile que nécessaire pour vivre en société, et la *foi au Christ* qui est à la base d'une appartenance ecclésiale.

Pour la transmission cela signifie que l'intérêt évangélique de l'Église ne peut plus être d'abord sa propre reproduction mais la vie des femmes et des hommes de notre temps et la consistance du lien social qui les relie. Si, pour la société, l'Église paraît encore porteuse d'un certain nombre de valeurs sociales et humaines, ne doit-elle pas aujourd'hui se soucier davantage de la transmission de la « foi » en la vie, des *énergies intérieures* qui permettent aux êtres humains de donner forme à leur vivre ensemble ? Pour une part non négligeable, c'est sans doute là le problème majeur de nos banlieues : le manque de « passeurs » capables de susciter la foi en la vie, par leur manière d'être, leur compétence sociale, etc. Mon intervention allait dans ce sens : c'est la contagion de notre intérêt pour tous et chacun qui nous vaudra, peut-être, l'intérêt de certains pour la source de vie qu'est pour nous le Christ.

Notre situation de minorité est, pour une part, le résultat de cette culture laïque qui en même temps nous met au contact d'autres traditions : le judaïsme, l'islam, le bouddhisme, etc. Cette position n'est pas facile à tenir puisqu'elle risque d'entretenir la confusion entre transmission de la foi et recrutement ou reproduction et de maintenir ainsi un climat d'inquiétude et de crise. Or, le statut minoritaire et l'extrême fragilité de beaucoup de communautés chrétiennes les invitent à une conversion de l'image qu'elles se font d'elles-mêmes, sans pour autant se résigner à devenir des sectes et perdre la passion évangélique pour tous. Seule une lecture attentive des Évangiles et la redécouverte du ministère du Galiléen peut nous aider à passer ce seuil gigantesque. C'est là la véritable chance pour l'Évangile, la difficulté et la promesse d'un engendrement réussi de libertés croyantes, capable d'envisager l'avenir.

J'avoue qu'une situation différente de la nôtre, et pourtant non sans similitude, m'a conduit vers cette conviction : la vie de l'Église d'Algérie dont j'ai eu la chance d'être témoin pendant un petit moment – une Église, comme dit le Père Teissier, « dont le peuple est musulman ». Certes sa situation minoritaire est très difficile à vivre – qui le nierait après la terrible décennie rouge, traversée par l'ensemble du pays ! Mais elle est vécue sereinement parce que ces communautés toutes petites qui n'ont rien à défendre sinon leur proximité auprès de quiconque, vivent réellement de la transmission de l'Évangile. Les multiples rencontres au quotidien conduisent parfois à interroger les chrétiens et leurs communautés sur ce qui les habitent ; et il n'est pas rare qu'elles reçoivent alors de nouveaux disciples.

Laissez-moi, pour finir, vous dire toute mon attente par rapport à ce qui se passera demain dans les forums. Il n'y a pas de meilleure manière de réfléchir à la transmission comme partage de la mystérieuse énergie évangélique au sein de notre société que de traverser les différents terrains où il y a un besoin urgent de « foi » en l'avenir. Que l'Église fasse nombre dans cet impressionnant cortège d'institutions, comme la famille, l'école, le monde du travail, les médias et la vie associative, ne me gêne nullement. Cela lui donne une place modeste, celle qui convient à ceux qui s'inspirent de la délicatesse et du doigté humain du passeur de Galilée.

Débat*

Quand vous parlez d'Église, lien concret et modeste d'une transmission réussie, comment définissez-vous l'Église : institution ou bien communauté des Chrétiens ?

L'Église est d'abord le rassemblement des croyants, c'est sa définition la plus classique. Dès que nous sommes plus de deux ou trois réunis en son nom, les choses commencent à s'institutionnaliser. C'est normal qu'il y ait aussi une institution Église, au sens sociologique du concept. Je suggère cependant que sans cesse nous cherchions à retrouver le sens le plus fondamental : ce qui s'est vécu dans l'appel des Douze, lors de la Cène, etc. Nous sommes alors immédiatement situés au niveau d'une relation, d'un passage ou d'une passation. Car on ne peut pas annoncer l'Évangile en son propre nom ; je l'ai dit avec beaucoup de fermeté. On le reçoit toujours pour l'annoncer. C'est même le cœur du concept de tradition : quelque chose nous est livré et nous le recevons pour le livrer à d'autres. C'est l'endroit où se situe précisément l'institution. C'est cette passation ou cette tradition que l'institution Église a à garantir à travers les âges jusqu'à la fin des temps.

Quel est le rôle du dogme aujourd'hui ? A-t-il toujours un rôle ?

Le dogme est d'abord un discours régulateur ; il n'est pas objet de prédication ni de catéchèse. C'est l'Évangile qui est objet de prédication. Le dogme a cette unique fonction à travers l'histoire de garantir que toutes les dimensions de l'Évangile sont bien présentes, que l'on n'en oublie jamais une. C'est un langage qui nous a été légué. Je ne pense pas bien sûr qu'il faut commencer la transmission avec ce langage-là. Par exemple, dans mon intervention, je vous ai parlé du péché originel sans utiliser le mot : j'ai parlé du mensonge, de la mort, de notre aveuglement. Dans la catéchèse aujourd'hui, nous avons intérêt à procéder de cette manière-là : en réinventant le langage, puis, à un moment donné, en disant « c'est cela que le dogme veut nous dire ».

La foi doit-elle s'afficher, multiplier les signes dans la rue ou au contraire être présente, écoutante ?

J'ai beaucoup utilisé dans mon exposé les mots 'doigté' et 'délicatesse'. Je pense que cela vaut en premier lieu pour les signes. Entre un affichage qui fait nombre avec d'autres affichages, où l'on se dispute des parts de marché, et un signe qui signifie réellement quelque chose, il y a un monde. Le passage de l'un à l'autre est extrêmement fragile. Oui, il faut des signes, ce qui ne veut pas dire qu'il faut s'afficher. Évidemment, nos monuments sont les premiers signes que nous avons. Quelles traditions artistiques en Europe ! Ce sont des signes qu'il nous faut habiter aujourd'hui et ne pas en faire uniquement des monuments du passé. Ces signes-là peuvent parler.

L'hospitalité de notre institution est-elle crédible quand on voit la place des femmes dans l'Église ?

Regardons de plus près notre Église de France. Je ne veux pas entrer dans un discours de justification, mais je suis quand même extrêmement frappé quand je me promène dans tel ou tel diocèse. On y voit des rassemblements de ce qu'on pourrait appeler les « trois clergés » : les prêtres, les diacres, et surtout des femmes permanentes en pastorale. Une révolution silencieuse est en train de se produire. Mais l'Église de France n'est pas seule au monde ; il y a d'autres cultures et des problèmes de communication entre nous. Je vous donne mon avis : j'espère que nous pourrons aller beaucoup plus loin. Mais le problème fondamental ne me paraît pas être d'abord un problème institutionnel : c'est la question de ces présences d'Évangile dans l'aumônerie d'hôpital, de prison, dans beaucoup d'endroits. Que se passe-t-il là ? Qu'il y ait des femmes ou qu'il n'y en ait pas, restons-nous dans un schéma hiérarchique de pouvoir et de violence ou chacun, chacune peut-il trouver sa véritable position apostolique ? Il m'arrive de visiter des communautés où des femmes souffrent réellement parce qu'on ne leur donne pas la place qui convient. Comment progresser dans ces situations ? Je crois que c'est par le fondamental sans cesse réactivé que les mentalités pourront progressivement changer.

Le catéchisme abrégé vous paraît-il une chance pour la transmission de la foi ?

Il ne faut jamais oublier que le catéchisme est l'invention de Luther. Avec l'invention de l'imprimerie sont nés le Grand et le Petit Catéchisme. Je vous conseille leur lecture ; ce sont des chef-d'œuvres. Le Petit Catéchisme avait une visée : apprendre par cœur. Entendez bien le mot cœur derrière cette expression.

* L'après-midi était présidée par **Jean-Claude Petit**, ancien PDG de Malesherbes Publications, et par **Elisabeth Marshall**, rédactrice en chef de *Prier*, tous deux membres du comité des Semaines Sociales. À la table des questions écrites, les porte-paroles des participants étaient : **Bernard Ibal**, vice-président des Semaines Sociales de France, **Monique Mitrani**, **François Desouches** et **Véronique Badets**, membres du Conseil des Semaines Sociales de France.

Luther savait accompagner le Petit Catéchisme par des chants sur des poèmes magnifiques qu'il avait composés lui-même. À partir du XVIII^{ème} siècle, comme l'a bien montré Elisabeth Germain, les catéchismes changent et deviennent rationalistes. Le Concile Vatican I, en 1870, avait demandé que l'on fasse un nouveau catéchisme. Cela a abouti seulement ces dernières années avec le « Catéchisme universel » et le « l'abrégé » paru récemment. C'est un événement d'imprimerie et d'édition bien sûr. Cela ne servira strictement à rien si vous l'utilisez comme une encyclopédie, c'est-à-dire s'il n'est pas habité par quelque chose de l'ordre du cœur, du chant, de l'art et de bien d'autres moyens à notre disposition pour la transmission de la foi.

La notion de vie 'réussie' n'est-elle pas ambiguë ?

Il est vrai qu'il y a une ambiguïté dans la notion de réussite dans la mesure ou celle-ci véhicule toutes les images que la société nous suggère. Mais, derrière ce mot 'vie réussie', auquel je ne voudrais surtout pas renoncer, il y a une idée de conversion. Toute notre vie ne consiste-t-elle pas à ce que les images que nous nous faisons de nous-mêmes, des autres, de Dieu, nous soient progressivement enlevées ? Ce sont au fond les grandes crises que nous traversons. Nous rencontrons progressivement ce qu'on trouve chez des personnes âgées : le mystère de la maturité. Qu'est-ce que la maturité de quelqu'un ? Une sorte de nudité de son être, parce qu'on a l'impression que cette personne n'est plus arrimée aux images qu'elle se fait d'elle-même et qu'elle se fait des autres. Une de nos prières de l'Eucharistie parle de cet « au-delà de ce que l'on peut imaginer et désirer » – formule que j'ai utilisée dans ma conférence.

Une transmission réussie en Christ ne passe-t-elle pas aussi par une transmission de la différence entre foi et religion et par une liberté de critique aimante de l'Église ?

Pour ma part, je n'utilise pas trop cette distinction foi / religion. Je ne voudrais pas opposer les deux parce qu'évidemment, nous avons des rites, des expressions, des personnes qualifiées dans nos communautés. Tout cela a une couleur religieuse. Cela peut évidemment se scléroser, s'autonomiser ; et c'est peut-être là la difficulté : comment de l'intérieur même de l'acte de foi, revitaliser, réhabiter des rites, les transformer, les recomposer ? Là oui, il faut une critique aimante de l'Église, critique au meilleur sens du terme. Saint Augustin a introduit un principe d'économie que je trouve remarquable en disant : « les païens ont beaucoup de signes, les Chrétiens ont peu de signes – le pain, le vin, l'eau – mais des signes très facilement compréhensibles parce qu'ils rejoignent notre existence élémentaire ». La critique précisément aimante consiste toujours à rétablir ce principe d'économie.

Comment éviter une Église qui se replie sur elle-même et ferme ses portes à ceux qui n'ont pas eu la chance de rencontrer sur leur route un passeur de la Bonne Nouvelle ?

C'est bien sûr le lot de toute minorité que de se refermer sur elle-même. Une Église qui se replie sur elle-même se rapproche du phénomène sectaire. Il y a donc sans cesse une lutte à mener ici pour l'ouverture de nos communautés : ce que j'appelle l'hospitalité. Nous connaissons tous des expériences de ce type d'ouverture et d'hospitalité dans notre vie quotidienne.

Comment se fait le lien entre l'histoire de Jésus de Nazareth situé dans la Galilée de son temps, l'Évangile comme texte et comme Bonne Nouvelle, et la vie d'aujourd'hui ?

On commence aujourd'hui à mieux connaître la société galiléenne de l'époque de Jésus : une société traversée par des fractures prodigieuses, et qui produisait un certain nombre d'exclus culturels. Il n'y avait pas seulement une fracture entre pauvres et riches. On voit bien comment – G.Thyssen nous l'a bien montré dans *L'ombre du Galiléen*¹ – Jésus de Nazareth se situe dans ces fractures et crée sans cesse des liens. Aujourd'hui, nous vivons dans une société infiniment plus complexe et différenciée. Vatican II a tenté de tenir compte, dans *Gaudium et spes*, de cette différenciation interne des niveaux de société. Par ailleurs, le religieux ne joue plus du tout la même fonction. Mais je pense que la foi en la vie est fondamentale. Si vous avez fait l'expérience de lire ces textes dans des groupes de lecture de la Bible, vous avez sûrement remarqué comme subitement, une fois la parole donnée au récit, le texte évangélique est capable de redonner la parole aux participants du groupe. Et vous sentez comment alors, à l'aide du texte, les questions élémentaires de l'existence s'expriment dans une toute autre situation historique. À partir de cette expérience fondamentale d'un texte qui nous rend la parole – nous qui sommes souvent aphasiques devant nos questions vitales – nous pouvons aussi réfléchir sur la complexité de notre société.

Comment transmettre auprès de jeunes issus de cultures différentes ? Quelles ont été votre action et votre expérience en Algérie

¹ Gerd Thyssen, *L'ombre du galiléen*, Cerf, 2003 (10^{ème} édition).

Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés

à cet égard ?

En Algérie, ce sont évidemment de toutes petites communautés dans les quartiers, liées à cette notion mise en valeur pour tout le continent africain et tout à fait adaptée ici : « l'Église famille ». Ces petites communautés assument des tâches élémentaires dans des dispensaires, des hôpitaux. Tout ce travail de proximité, cette présence au quotidien et dans la durée – notons cette importance de la durée – suscitent l'interrogation de l'environnement. Cette dernière peut alors être répercutée à certains moments à travers des personnalités publiques plus fortes comme l'archevêque Mgr Teissier. Il y a comme une sorte de rumeur d'Évangile qui se répand ainsi, dans un pays qui perçoit aussi les Chrétiens comme une garantie d'ouverture. C'est là un point très intéressant aujourd'hui. La société algérienne n'est pas uniquement une société musulmane ; le fait que des Chrétiens et une tradition chrétienne d'Afrique du Nord soient toujours présents est aussi une garantie d'ouverture. C'est à travers cela que se fait une transmission, par exemple avec « les amis de Saint Augustin », groupe auquel participent aussi des jeunes.